

cheront à fuir. Ils appelleront de tous leurs vœux les montagnes et les rochers pour y être à l'abri : « Tombez sur nous et cachez nous loin de la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau, car le grand jour de leur colère est venu, et qui pourrait subsister? » Quant à ceux qui auront placé leur confiance en lui et qui l'auront suivi, ce jour-là leur apparaîtra comme un jour de noces, le jour du festin. Car l'union finale de Christ avec son peuple est décrite comme les noces de l'Agneau avec son Épouse, l'Église. Pour employer une autre métaphore, la nouvelle Jérusalem descendra du ciel; elle n'aura pas de temple, car « le Seigneur Dieu tout-puissant est son temple, ainsi que l'Agneau »; elle n'aura besoin ni du soleil ni de la lune, car « la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau » (Ap 6.15-17; 19.6-7; 21.9-10, 22-23).

L'expression maintes fois répétée, intentionnellement : « Dieu et l'Agneau » n'est certainement pas passée inaperçue du lecteur. Celui que l'apôtre Jean met sur un pied d'égalité avec Dieu n'est autre que le Sauveur qui a donné sa vie pour les pécheurs. Il est l'agent du salut de Dieu, le médiateur entre Dieu et les hommes; il partage le trône avec Dieu, il reçoit l'adoration qui revient à Dieu et il rayonne de la lumière divine. Sa dignité, qui lui vaut ses privilèges uniques, repose sur le fait qu'il a été immolé et que par sa mort, il nous a acquis le salut. Ainsi que le déclare Apocalypse 13.8, le livre de vie appartient à « l'Agneau immolé dès la fondation du monde »; Jésus-Christ apparaît donc à Jean comme l'Agneau immolé depuis l'éternité passée et qui le restera dans l'éternité à venir. N'est-ce pas un tableau qui à lui seul met admirablement en relief la croix de Jésus-Christ?

La croix maintenue envers et contre tout

Cet aperçu rapide ne laisse planer aucun doute : les principaux auteurs des écrits néotestamentaires croyaient fermement que la croix de Christ occupait une place centrale; leur foi reposait sur les déclarations du Maître lui-même. C'est en se fondant sur ce double témoignage – celui de Jésus-Christ et celui des apôtres – que l'Église de la période post-apostolique a choisi la

croix comme signe et symbole de la foi chrétienne. Dans ce domaine, la tradition ecclésiastique s'est révélée être un fidèle miroir des Écritures.

Nous ne devons pas oublier avec quelle ténacité les écrivains sacrés sont restés fermes dans leur apologie de la croix. Ils étaient assez bien informés pour savoir que ceux qui avaient crucifié le Fils de Dieu l'avaient exposé à « la disgrâce publique », et que pour supporter la croix, Jésus lui-même avait dû s'humilier et « mépriser la honte » (Hé 6.6; Ph 2.8; Hé 12.2). Pourtant, ce qui apparaissait comme honteux et odieux aux yeux des adversaires de Christ, était devenu sujet de gloire pour ses disciples. Ils avaient appris que le serviteur n'est pas plus que son maître et que pour eux, comme pour lui, les souffrances jalonnaient le chemin qui conduit à la gloire. La souffrance même était gloire; chaque fois qu'ils « étaient outragés pour le nom de Christ », alors « d'Esprit de gloire reposait sur eux » (Lc 24.26; Jn 12.23-24; 1 P 1.11; 4.13; 5.1, 10; 4.14).

Mais les ennemis de l'Évangile n'ont jamais partagé – et ne partagent toujours pas – ce point de vue. Il n'existe pas de plus grand clivage entre les tenants de la foi et ceux de l'incrédulité que leur attitude respective à l'égard de la croix. Là où la foi contemple la gloire, l'incrédulité ne perçoit que disgrâce. Ce qui paraissait folie aux yeux des Grecs – et aux yeux des intellectuels modernes qui ne font confiance qu'à leur sagesse propre – est néanmoins l'expression de la sagesse de Dieu. Et ce qui demeure une pierre d'achoppement pour ceux qui, comme les Juifs du premier siècle, se fient à leur justice propre, se révèle être la puissance salvatrice de Dieu (1 Co 1.18-25).

L'une des caractéristiques les plus navrantes de l'islam réside dans son rejet de la croix, sous prétexte qu'un grand prophète de Dieu ne peut connaître une fin aussi ignominieuse. Le Coran ne voit aucune nécessité à la mort expiatoire d'un Sauveur. À cinq reprises au moins, il déclare formellement : « Nul ne sera chargé du fardeau d'un autre. » Il est même interdit de porter secours : « Si une âme chargée crie pour demander du secours, même un proche parent ne portera pas son fardeau ». Pourquoi? Tout simplement parce que « chaque homme récoltera le fruit de ses

actions personnelles », même si Allah est miséricordieux et s'il pardonne à ceux qui se repentent et pratiquent le bien. Outre que le Coran ne voit aucune justification à la croix, il nie aussi le fait qu'elle ait jamais existé. « Les Juifs ont proféré une horrible calomnie contre Marie parce qu'ils ont dit : Nous avons tué le Messie, Jésus, fils de Marie, le prophète de Dieu. Mais ils ne l'ont pas tué; ils ne l'ont pas crucifié, cela leur est seulement apparu ainsi » (IV, 156-157)¹⁹. Bien que les théologiens musulmans donnent de ce passage des interprétations variées, ils admettent généralement que Dieu aurait envoûté les ennemis de Jésus, de manière à pouvoir lui porter secours, et qu'au dernier moment Judas Iscariot²⁰, ou Simon de Cyrène aurait été crucifié à sa place. Au dix-neuvième siècle, la secte musulmane Ahmadiya accepta la thèse de plusieurs auteurs chrétiens libéraux selon laquelle Jésus n'aurait été qu'évanoui sur la croix, et que dans la froideur du tombeau, il aurait repris connaissance; selon cette branche de l'islam, Jésus se serait ensuite rendu aux Indes où il serait mort; cette secte islamique prétend garder son tombeau au Cachemire.

Mais les messagers chrétiens de la Bonne Nouvelle ne peuvent garder le silence au sujet de la croix. Voici le témoignage du missionnaire américain Samuel M. Zwemer (1867-1952), parfois surnommé « l'apôtre de l'islam », qui a travaillé en Arabie et publié pendant quarante ans le journal *The Muslim World* :

Le missionnaire qui travaille parmi les musulmans (pour qui la croix de Christ est une pierre d'achoppement, et l'expiation une folie) est amené à méditer chaque jour plus profondément le mystère de la rédemption, et il parvient ainsi à la conviction inébranlable que là se trouve le cœur de notre message et de notre mission...

19. *Le Coran*, trad. Denise Masson, Bibliothèque de la Pléiade. Les cinq rejets de toute idée de substitution se trouvent dans les sourates LIII, v. 38; XXV, v. 18; XVII, v. 15, XXXIX, v. 7 et VI, v. 164.

20. L'« évangile de Barnabas » est un faux, rédigé au quatorzième ou au quinzième siècle par un Italien converti à l'islam; il contient des parties du Coran et des extraits des évangiles canoniques. Il raconte qu'au moment où Judas vint avec les soldats pour arrêter Jésus, celui-ci se retira dans une maison. Trois anges vinrent le délivrer par une fenêtre, tandis que Judas était tellement changé à la ressemblance de Jésus que tout le monde se méprit et qu'il fut crucifié à sa place.

Si la croix de Christ représente quelque chose, c'est assurément toutes choses : la plus profonde réalité et le mystère le plus exaltant. Elle nous fait prendre conscience du fait que toute la richesse et toute la gloire de l'Évangile sont littéralement incluses en elle. La croix est le pivot et le centre de toute la pensée néotestamentaire. Elle représente le signe distinctif de la foi chrétienne, le symbole du christianisme et son point de mire. Plus les incroyants nient sa valeur, plus les croyants découvrent en elle la clé du mystère du péché et de la souffrance. En lisant l'évangile aux musulmans, nous avons redécouvert l'accent que les apôtres avaient placé sur la croix. Même si le scandale de la croix subsiste, nous constatons qu'elle exerce toujours un pouvoir magnétique irrésistible²¹.

« Irrésistible », tel est bien le mot qui convient. C'est précisément ce mot qu'un étudiant iranien a utilisé pour me décrire sa conversion à Christ. Ce garçon avait été élevé dans la religion musulmane; il avait appris à lire le Coran, à réciter ses prières et à mener une vie droite. Mais il sentait intérieurement qu'il était séparé de Dieu à cause de ses péchés. Des amis chrétiens l'invitèrent à les accompagner à l'église et l'encouragèrent à lire la Bible. Il découvrit ainsi que Jésus était mort pour lui accorder son pardon. « Je considérerai cette offre comme irrésistible et envoyée par le ciel », déclara-t-il, et il supplia Dieu d'avoir compassion de lui, à cause de Jésus-Christ. Presque aussitôt « le fardeau de ma vie passée s'évanouit; j'eus l'impression qu'un poids écrasant s'était soudain envolé. Le soulagement et le sentiment de me trouver si léger s'accompagnèrent d'une joie incroyable et indicible. Quelque chose s'était produit : j'étais libéré de mon passé. Je *savais* que Dieu m'avait pardonné, et que j'étais purifié. J'éprouvais une folle envie de crier ma joie et de raconter mon expérience à tous. » C'est par le moyen de la croix que ce jeune homme avait clairement perçu la vraie nature de Dieu et qu'il découvrit ce qui manquait à l'islam : « La relation d'intimité avec Dieu comme Père et la profonde assurance du pardon des péchés. »

21. Samuel M. Zwemer, *The Glory of the Cross*, Londres, Marshall, Morgan & Scott, 1928, p. 6.

Les musulmans ne sont pas les seuls à rejeter l'Évangile de la croix. Les hindous, qui en acceptent l'historicité, en rejettent pourtant la portée salvatrice. Gandhi, par exemple, le père de l'Inde moderne, et qui avait été très attiré par le christianisme du temps où il était jeune avocat en Afrique du Sud, écrivit en 1894, alors qu'il était encore là-bas :

Je pouvais admettre Jésus comme martyr, comme personnification du sacrifice, comme maître divin, mais non comme l'homme le plus parfait qui fût jamais né. Sa mort sur la croix était, pour le monde, un exemple sublime; mais qu'on pût y voir rien qui ressemblât à une vertu mystérieuse ou miraculeuse, cela, mon cœur ne pouvait l'admettre²².

Revenons à notre monde occidental. Le rejet le plus violent et le plus méprisant de la croix émane de la plume d'un philosophe et philologue allemand, Friedrich Nietzsche, mort en 1900. Dès le début de son ouvrage *L'Antéchrist*, écrit en 1888, il définit le bien comme « tout ce qui *exalte* en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance même », le mal comme « tout ce qui vient de la faiblesse », le bonheur comme « le sentiment que la puissance *croît* », et il ajoute que « ce qui est plus nuisible qu'aucun vice », c'est « la compassion active pour tous les ratés et les faibles – le christianisme »²³. Il professait une grande admiration pour Darwin qui avait émis la thèse de la survie des plus robustes et des plus valides; c'est pourquoi il méprisait toute forme de faiblesse. Il imaginait volontiers l'émergence d'un « surhomme » et d'un « type supérieur d'humanité »²⁴ qui exercerait l'autorité. Il identifiait la « dépravation » à la « *décadence* »²⁵; rien n'était plus décadent que le christianisme qui avait « pris le parti de tout ce qui est bas, vil, manqué »²⁶. En tant que « religion de la *compassion* », « elle préserve ce qui est mûr pour périr » et « contrarie en tout la grande loi de

22. Gandhi, *Expérience de vérité ou Autobiographie*, trad. Georges Belmont, Paris, PUF, 1950, p. 171-172.

23. Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist*, § 2, trad. Jean-Claude Hémery, Folio Essais, Paris, Gallimard, 1974, p. 16.

24. *Ibid.*, § 4, p. 17.

25. *Ibid.*, § 6, p. 18.

26. *Ibid.*, § 5, p. 17.

l'évolution »²⁷. Nietzsche décoche ses traits les plus acerbes contre « la conception chrétienne de Dieu » qu'il nomme, lui, le « Dieu des malades, Dieu-araignée, Dieu-esprit »²⁸ et contre le Messie chrétien qu'il qualifie outrageusement de « *Dieu mis en croix*²⁹ ».

Si Nietzsche rejette le christianisme en raison de ses « faiblesses », d'autres le font sous prétexte que son enseignement contient des éléments « barbares ». Sir Alfred Ayer, professeur et philosophe d'Oxford, connu pour son antipathie au christianisme, a écrit un article publié par la presse, dans lequel il déclare que de toutes les religions historiques de quelque importance, il fallait considérer le christianisme comme étant la pire. Pourquoi ? Parce qu'il « repose sur les doctrines qui associent le péché originel à l'expiation substitutive, ce qui est intellectuellement méprisable et moralement outrageux ».

Comment les chrétiens peuvent-ils faire face à une telle moquerie et ne pas abandonner du terrain ? Pourquoi nous accrochons-nous à « cette vieille croix » ? Pourquoi maintenons-nous contre vents et marées qu'elle occupe la place centrale ? Pourquoi refusons-nous qu'on la déplace pour en faire un élément périphérique de notre prédication ? Pourquoi devons-nous proclamer le caractère à la fois scandaleux et glorieux de cet objet de honte ? La réponse tient en un mot : l'intégrité. L'intégrité chrétienne consiste en partie à démasquer fermement les caricatures, mais davantage encore à rester fidèlement attaché à Jésus-Christ, dont la pensée était axée sur la croix. Il est notoire que des hommes qui ont abordé la lecture de la Bible sans parti pris sont parvenus à la même conclusion. En voici un exemple contemporain.

P.T. Forsyth, un congrégationaliste anglais, écrivit dans *The Cruciality of the Cross* :

Christ est pour nous le reflet exact de sa croix. Tout ce que Christ était dans les cieux ou sur la terre s'est trouvé focalisé sur ce qu'il a accompli sur la croix... Oui, je le répète, Christ est pour nous le reflet exact de sa croix. Vous ne pouvez com-

27. *Ibid.*, § 7, p. 18.

28. *Ibid.*, § 18, p. 29.

29. *Ibid.*, § 51, p. 70.

prendre la personne de Christ tant que vous n'avez pas compris sa croix³⁰.

L'année suivante, dans *The Work of Christ*, il écrit :

Toute l'Église est fondée sur cette interprétation de l'œuvre de Christ (c'est-à-dire la doctrine paulinienne de la réconciliation). Dès que vous déplacez un tant soit peu la foi de ce centre, vous enfoncez un clou dans le cercueil de l'Église. L'Église est alors vouée à la mort; son agonie n'est qu'une affaire de temps³¹.

Emil Brunner, théologien suisse, a publié en 1927 et en langue allemande son ouvrage *The Mediator* dans lequel il intitule un chapitre : « Une étude de la doctrine centrale de la foi chrétienne ». Il y déclare ceci :

Dans le christianisme, la foi vouée au Médiateur ne saurait être quelque chose de facultatif, l'un de ces sujets sur lesquels il est possible de défendre des opinions différentes, pourvu que l'on soit d'accord « sur l'essentiel ». Car la foi dans le Médiateur – dans cet événement qui s'est produit une fois pour toutes, une expiation révélée – *constitue* en soi la religion chrétienne; elle est précisément « l'essentiel »; il ne s'agit pas d'une vérité importante mais néanmoins périphérique. Elle est à la fois la substance et le cœur, pas l'enveloppe. C'est si vrai que l'on pourrait dire du christianisme qu'il se différencie de toutes les religions par la foi en un Médiateur... Il n'existe aucune autre possibilité de devenir chrétien que par la foi en cet événement survenu une fois pour toutes, la révélation et l'expiation par le Médiateur³².

Plus tard, Brunner souscrivit entièrement à la formule *theologia crucis* donnée par Luther à la théologie chrétienne, et il poursuivit par ces mots :

La croix est le signe de la foi chrétienne, de l'Église chrétienne, de la révélation de Dieu en Jésus-Christ... Tout le combat mené

30. P.T. Forsyth, *The Cruciality of the Cross*, Londres, Hodder & Stoughton, 1909, p. 44-45.

31. P.T. Forsyth, *The Work of Christ*, Londres, Hodder & Stoughton, 1910, p. 53.

32. Emil Brunner, *The Mediator: A Study of the Central Doctrine of the Christian Faith*, 1927, réimpr. Philadelphie, Westminster Press, 1947, p. 40.

par les réformateurs en faveur de la *sola fide* et la *solī Deo gloria* se ramène au combat en faveur d'une saine interprétation de la croix. Celui qui a de la croix une juste notion, comprend la Bible et comprend Jésus-Christ. Telle était l'opinion des réformateurs³³.

Plus loin,

Croire de tout son cœur que la foi dans le Médiateur est unique dans sa nature, est la marque de la foi chrétienne. Celui qui prétend que cette affirmation est quelque peu exagérée, intolérante, rude, non historique, n'a encore rien compris du message du christianisme³⁴.

Ma dernière citation, je la puise chez un érudit anglican, l'évêque Stephen Neill :

Selon la théologie chrétienne de l'histoire, la mort de Christ constitue le point central de l'histoire. C'est vers elle que convergent tous les chemins du passé; c'est d'elle que partent toutes les voies d'avenir³⁵.

Ce jugement porté par des savants a évidemment eu des répercussions sur la piété populaire. Combien de personnes doivent à la contemplation de la croix de Christ d'avoir eu leur orgueil brisé, leur culpabilité effacée, leur amour embrasé, leur espérance ranimée et leur caractère transformé. Après avoir perçu la croix comme le centre de l'histoire et de la théologie, ils ont tout naturellement été amenés à la considérer aussi comme le centre de toute réalité. Désormais, ils la voient partout. Deux exemples, l'un tiré de l'histoire ancienne, l'autre pris dans l'histoire contemporaine, illustreront mon propos.

Justin Martyr, le célèbre apologiste chrétien du deuxième siècle, affirmait que, quoi qu'il regardât, il voyait la croix. Elle est présente dans toute traversée des mers et dans tous les travaux du sol. Il pensait à la croix formée dans le premier cas par le mât et la vergue, dans le second par le joug et le soc. Défricheurs et

33. *Ibid.*, p. 435.

34. *Ibid.*, p. 507.

35. Stephen Neill, « Jesus and History », dans E.M.B. Green, sous dir., *Truth of God Incarnate*, Londres, Hodder & Stoughton, 1977, p. 80.

terrassiers ne travaillent qu'avec des outils qui évoquent la forme d'une croix – allusion au manche et au fer de la bêche ou au manche et aux autres parties métalliques fixées au bout de celui-ci. Qui plus est, dit-il, « la forme même de l'être humain, elle ne diffère de celle des animaux dépourvus de raison, que par la station verticale, la possibilité d'étendre les mains ». Et si le torse forme une croix avec les bras, il en est de même sur le visage où « à partir du front, la proéminence du nez, l'organe de la respiration du vivant, dessine précisément l'image de la croix »³⁶. Imagination trop fertile? Oui, assurément. Mais je suis toujours enclin à pardonner à ceux dont l'imagination débordante glorifie cependant la croix.

L'autre exemple est le texte le plus éloquent qu'il m'ait été donné de connaître sur l'universalité de la croix. C'est le témoignage de Malcolm Muggeridge qui, inconsciemment, actualise Justin Martyr. Élevé dans une famille qui vivait selon les principes socialistes, Muggeridge, au contact de personnes professant un christianisme social, s'est familiarisé avec « l'agnosticisme adouci par des cantiques ». Le concept d'un Jésus des bonnes causes le mit mal à l'aise. Voici ce qu'il dit :

Quand je jetais un regard sur une croix – pas nécessairement un crucifix; cela pouvait être deux morceaux de bois cloués par hasard en forme de croix, sur un poteau télégraphique par exemple – aussitôt, j'avais l'impression que mon cœur cessait de battre. Instinctivement, et intuitivement, je pressentais qu'il existait quelque chose de plus important, de plus tumultueux, de plus passionné que nos nobles causes, quelque admirables qu'elles aient pu être...

Je manifestais, oui je le savais, un intérêt obsessionnel... Il m'arrivait de lier moi-même des morceaux de bois en forme de croix, ou de la dessiner en quelques coups de crayon. Ce symbole, considéré comme dérisoire par les miens, était devenu pour moi un centre d'intérêt, de désirs et d'espairs inconcevables...

Tandis que j'évoque cette période, je sens encore combien mes propres manquements pesaient lourd sur ma conscience.

36. Justin Martyr, *Apologie I*, 55,4 « Le symbole de la croix », dans *Apologie pour les chrétiens*, trad. Charles Munier, SC n° 507, Paris, Cerf, 2006, p. 277.

J'aurais dû porter cette croix sur mon cœur, la suivre à la manière d'un étendard qui m'était cher, que nul n'aurait pu m'arracher des mains, une bannière que, en dépit de mes chutes, j'aurais dû porter bien haut. Elle aurait dû être l'objet de mon culte, mon uniforme, mon langage, ma vie. Je n'ai aucune excuse à invoquer, pas même celle de l'ignorance. Je savais toutes ces choses dès le début, et pourtant je m'en suis détourné³⁷.

Plus tard cependant, il revint sur ses pas, comme l'ont fait tous ceux d'entre nous qui ont un jour entrevu la réalité de Christ crucifié. Car le seul Jésus authentique est celui qui est mort sur la croix.

Mais pourquoi est-il mort? Qui porte la responsabilité de sa mort? Telles sont les questions que nous allons examiner dans le chapitre suivant.

37. Malcolm Muggeridge, *Jesus Rediscovered*, Londres, Collins, 1969, p. 24-25.